62

133

RÉPERTOIRE
DRAMATIQUE
DE LA
SCÈNE FRANÇAISE.

3me ANNÉE. — IXe LIVRAISON.



A BRUXELLES,
AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,
CHEZ ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, No 1137.

1829.

LE DÉFUNT

ET

L'HÉRITIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. MÉLESVILLE ET DUMERSAN;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES NOUVEAUTÉS, LE 31 DÉCEMBRE 1828.



A BRUXELLES,

AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,

CHEZ ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137.

—

1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS DE PARIS.	ACTEURS DE BRUXELLES
	MM.	MM.
M. DUCOUDRAY, propriétaire.	JAUSERAND.	
MICHEL FOULARD, marchand de nouveautés.	PHILIPPE.	
EDMOND, son cousin, jeune médecin.	VERNET.	
GERVAIS, jardinier.	ROGY.	
	Mmes	Mmes
HENRIETTE, fille de Ducoudray.	MILLER.	
JAQUELINE, fille de Gervais.	DEJAZET.	

La scène se passe à Nanterre.

(Le théâtre représente un jardin. A gauche un bosquet conduisant à la maison. A droite plusieurs massifs d'arbres, des pots et des caisses d'arbustes. Au fond, un paysage agréable.)

IMPRIMERIE DE ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137.

LE DÉFUNT

ET

L'HÉRITIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAIS, JAQUELINE.

Gervais est tout pensif au milieu du théâtre, appuyé sur sa bêche.

JAQUELINE, *arrivant.*

Eh ben! mon père, à quoi donc que vous pensez? les fleurs vous demandent de l'eau, et la salade itout.

GERVAIS.

Tiens, laisse-moi, Jaqueline, j' suis tout bouleversé.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Bon jardinier et franc buveur,
J'avions toujours l' cœur à l'ouvrage;
Mais aujourd'hui j'ons de l'humeur,
Et quand j' suis triste, adieu l' courage.
J' n'ons rien bu c' matin, entre nous,
Et j' peux bien, quoique je les aime,
Oublier d'arroser mes choux,
Quand je n' m'arrose pas moi-même.

J'ons du chagrin, qu' j'en étouffe.

JAQUELINE.

Bah! à cause du nouvel héritier, qu'est à déjeûner avec ses amis?

GERVAIS.

Juste! depuis vingt ans j'étais jardinier et concierge de c'te maison, la plus agréable de tout Nanterre. L'honnête propriétaire, M. Duballot, étant toujours absent à cause de son commerce aux Indes... à la Chine... Je m'étais accoutumé à me regarder ici comme chez moi.

JAQUELINE.

Ah! ça c'est vrai.

Air : *Je loge au quatrième étage.*

L' maître absent, selon nos coutumes,
D' son jardin, dont je prenions soin,
J'avions les fruits et les légumes,
Le bois, la luzerne et le foin. (*bis.*)
Vous disposiez de tout, mon père,
Et l' plus joli, c'est que j'avions
L'agrément d'êtr' propriétaire...
Sans payer les contributions.

Mais puisque M. Duballot est mort dans son dernier voyage, le v'là ben plus absent que jamais.

GERVAIS.

Il est mort! il est mort! c'est l'hériquier qui dit ça.

JAQUELINE.

Dame!... depuis six ans on n'a pas su par où il avait passé.

GERVAIS.

Oui... ils ont fait un tas de formalités, des déclarations d'absence, des envois en *prossession.*

JAQUELINE.

Tout de même... le neveu a fait un beau rêve.

GERVAIS.

J' crois bien... Un p' tit commis-marchand de Montargis, M. Michel Foulard. J' peux pas l' souffrir, moi!

JAQUELINE.

A cause donc, mon père?

GERVAIS.

Je n' sais pas... d'abord j'aime pas les maîtres qui ont un air de vous commander... qui comptent leurs poires, leurs asperges, et qui sont toujours à crier qu' vous mettez du fumier dans vot' poche; d'ailleurs, c'est un faiseur d'embarras. Tu verras qu'il voudra tout changer ici... mettre des pois où il y avait de l'oseille, des carottes à la place des lentilles, et un autre jardinier à la mienne.

JAQUELINE.

Vous croyez?

GERVAIS.

AIR : *On culbute par compagnie.*

Pardin', ne va-t-il pas avoir
Autour de lui, ses criatures!
C'est de mêm', comme on peut le voir,
Aux ministèr's, aux perfectures.
L' supérieur qu'on vient de chasser
N' sort jamais seul, craint' qu'y n' s'ennuie,
Et c'ti-là qui vient l' remplacer
Arriv' toujours en compagnie.

C'est pour ça qu'il n' faut jamais être de la société d' ceux qui partent.

JAQUELINE.

Ah! ben... v'là qu' vous m' fait's peur... si vous perdiez vot' place, qu'est-ce que d'viendrait donc mon mariage avec Jean-Louis, le garçon traiteur?

GERVAIS.

Dam', si j' suis mis à la réforme, faudra ben qu' tu sois à la d'mi-solde, tu resteras fille.

JAQUELINE.

Rester fille! par exemple; je n'entends pas de c't' oreill'-là...

GERVAIS.

Tais-toi donc! Qui est-ce qui vient par ici?

JAQUELINE.

C'est not' maître, lui-même, qui sort de la salle à manger, avec son cousin, M. Edmond, l' jeune médecin, qui est ben gentil, celui-là, quoiqu'il n'hérite pas... et puis, mam'zelle Henriette, la fille de c' vieux papa qui s'extasie d'vant chaque salade.

GERVAIS.

Vite, ayons l'air d'être à l'ouvrage... ça donne bonne idée à de nouveaux propriétaires. Cueille des fleurs pour le salon, moi, j' m'en vas ratisser par ici.

Ils se retirent de côté, et reparaissent de temps en temps.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MICHEL, HENRIETTE, EDMOND.

MICHEL, *en dehors.*

Venez donc, venez voir mon jardin.

Il entre donnant la main à Henriette.

AIR : *Livrons-nous à la danse.*

L'aspect de la campagne
Me plaît et m'attendrit;
Combien le cœur y gagne
Comme on sent doubler son appétit!

Regardant au fond.

Beau pays de Nanterre,
Que j'aime tes côteaux,
Ton air pur, salutaire,
Et tes petits gâteaux.

TOUS.

L'aspect de la campagne
Me } plaît et } m' attendrit ;
Lui } } l'

Etc., etc.

MICHEL, *se retournant vers la coulisse.*

Papa Ducoudray, nous vous attendons ici avec votre chère fille. Prenez garde de vous perdre dans mon labyrinthe... quand on n'a pas le fil. (*Il rit.*) Ah! ah! le fil!... pas mauvais.

HENRIETTE, *avec ironie.*

Vous ne tarissez plus.

EDMOND.

Comme une succession vous ouvre l'esprit!

MICHEL.

N'est-ce pas, cousin?... Je ne me reconnais plus moi-même, quoique nous soyons très-forts à Montargis... nous autres prix fixes, nous avons de l'esprit... argent comptant; mais l'air de Paris et celui de la Bourse vous avancent diablement.

HENRIETTE.

Vous vous lancez aussi à la Bourse?

EDMOND.

Avec ta fortune actuelle?

MICHEL.

Raison de plus... il faut la doubler... c'est l'esprit du siècle, et surtout il faut aller vite... aussi, j'embrasse tout à la fois : spéculations, reports, primes, Dames-Blanches, canaux, Citadines, Omnibus, Trycicles... Je suis de tout, je prends tout, et je réussirai, parce que je suis né pour la fortune... d'abord j'en ai le physique, de la fortune... l'air distrait et un gros ventre... avec ça, on ne peut pas se dispenser d'être millionnaire!

EDMOND.

Grand bien te fasse, cousin, mais ce n'est pas là que je placerais mon bonheur.

HENRIETTE, *soupirant.*

Ni moi non plus.

MICHEL.

Bah! bah! vous vous y ferez, car cela vous regarde autant que moi, charmante Henriette.

HENRIETTE.

Oh! nous ne sommes pas encore mariés!

MICHEL.

Cela viendra... plutôt que vous ne croyez.

EDMOND, *à part.*

Il me fait trembler! (*haut.*) Mais les affaires de la succession ne sont pas encore terminées.

MICHEL.

Si fait, mon cher, j'entre en possession aujourd'hui... Vingt mille livres de rente! sans compter cette maison et une foule de marchandises précieuses qui sont en dépôt au Hâvre, à ce que m'écrit M. Selmar, le correspondant de mon oncle. (*se frottant les mains.*) C'est vraiment agréable d'avoir des parens, quand ils se conduisent bien!

HENRIETTE.

C'est singulier pourtant qu'il n'ait pas fait de testament!

MICHEL.

Il aura été surpris, et puis, peut-être qu'à la Chine il n'y a pas de papier timbré. Vous me direz : un testament, ça se fait très-bien sur papier mort... enfin, le fait est qu'il n'y en a pas. Ce qui est fort malheureux pour ce pauvre Edmond! c'est vrai... pour un degré de moins, j'ai tout l'héritage de plus.

EDMOND, *regardant Henriette.*

Ah! ce n'est pas ta fortune que je t'envie!

MICHEL.

Parbleu, je sais bien... un médecin, un philosophe... c'est égal, je te pousserai, je te donnerai des malades... toutes les fluxions de poitrine de ma connaissance.

HENRIETTE, *souriant.*

Mais dites-moi donc, M. Michel, vous n'avez aucune preuve de la mort de votre oncle, et tandis que vous vous emparez si gaîment de ses biens, s'il allait revenir...

MICHEL, *un peu effrayé.*

Revenir!... hein? qui? mon oncle!

HENRIETTE.

Oui.

MICHEL.

Laissez donc! d'abord, il ne le peut plus.

EDMOND.

Il ne le peut plus!

MICHEL, *sérieusement.*

Non, toutes les formalités ont été remplies... il y a jugement... ce serait une mauvaise chicane de sa part. (*baissant la voix.*) Ce n'est pas que quelquefois... j'en ai la peur... On a vu tant de mauvais caractères... lui surtout, qui était si bizarre, à ce qu'on m'a dit du moins, car personne de la famille ne l'a jamais connu. Toujours enfoncé dans ses boîtes à thé et ses magots... par sympathie, sans doute. Il paraît qu'il avait la figure la plus hétéroclite, une vraie tête de Mandarin de première classe.

GERVAIS, *paraissant de côté.*

Là! ayez donc des hériquiers!

EDMOND.

Pauvre oncle! il est en bonnes mains.

MICHEL.

Ça ne m'empêche pas de respecter sa mémoire; mais comme dit ce philosophe de l'antiquité... chose... n'importe lequel, je ne sais pas au juste. « On ne doit aux « défunts que la vérité. » Eh! voilà le papa Ducoudray, qui a visité le potager. C'est un amateur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DUCOUDRAY, JAQUELINE, *de côté, un paquet de fleurs à la main.*

DUCOUDRAY.

AIR : *Trou la la, trou la la.*

C'est divin, (*bis.*)
J'ai parcouru le jardin;
Les oignons, les cardons,
Poussent comme des champignons.
Quels radis! je m'y connais...

GERVAIS, *à part.*

Joliment, c'est des navets.

DUCOUDRAY.

Et quels superbes melons!

GERVAIS, *à part.*

Oui... ce sont des potirons.

ENSEMBLE.

C'est divin, (*bis.*)
Quand on voit dans un jardin,
Les oignons, les cardons,
Pousser comme des champignons.

GERVAIS, *à part.*

V'là d' mes agriculteurs de la rue St-Claude.

DUCOUDRAY.

Ma foi, c'est dommage de détruire un si beau potager, mais notre fabrique y sera à merveille.

EDMOND.

Votre fabrique?

HENRIETTE.

Qu'est-ce que vous dites donc, mon père?

GERVAIS, *bas à Jaqueline.*

V'là les boul'varis qui commencent!

DUCOUDRAY.

C'est un plan que nous méditons depuis trois jours; Michel fournit cette maison, moi les premiers fonds, il recevra, je paierai, ça ira très-vite.

HENRIETTE.

Quoi, mon père, vous qui avez besoin de repos?...

DUCOUDRAY.

Bah! il y a trente ans que je me repose.... ça m'ennuie; je veux tripler mes capitaux. Que diable! il faut être utile à la société.

MICHEL.

C'est clair, vous verrez notre manufacture d'étoffes des Indes.

EDMOND, *riant.*

Des Indes! à Nanterre?

MICHEL.

Oui, M. le docteur, grâce au ciel, nous faisons de tout maintenant chez nous.

AIR *de la Galopade des Meuniers.*

Quels succès!
Heureux effets
De l'industrie!
A peu de frais,
Mille secrets
Au sol français
Donnent la vie.
Les produits
De tous pays

Par nous sont pris ;
Voisins rivaux,
Orientaux,
Ne nous font plus payer d'impôts.

Ces aciers parfaits,
Couteaux anglais,
Damas si fins,
Nous viennent de Moulins ;
Nankin
Superfin,
Mieux qu'à Pékin,
Se fait à Saint-Quentin.

Des Colons
Nous nous moquons,
Car sans entraves,
Nous trouvons
Sucre, bonbons,
Dans un simple champ de bett'raves ;
A Tonnerre,
On fait Madère,
Et même ici,
Le vin d'Aï
Se fait aussi,
Avec le raisin de Joigny.

Plus d'un muscadin,
Chaque matin,
Met un col fin,
Fait en papier vélin.
Jusqu'aux pendules, dit-on,
Qui vont...
Et qui sont
En carton.

Veulez-vous
Voir des Indous,
Ou des Sauvages ?
Nous avons

Les Bas-Bretons,
Dont on fabrique des Osages...
De Bordeaux,
Pour les badauds,
On fait venir les Esquimaux;
Et l'Algonquin
A reçu le jour à Pantin.

Pourquoi maintenant
A prix d'argent,
Du Musulman
Acheter le turban ?...
Qu'avons-nous besoin
D'aller si loin ?
On en fait à Saint-Ouen.

Tout se fait,
Se contrefait,
Robes, tissus,
Appas, vertus...
On est si fort,
Qu'avant ma mort,
Pour moi, j'espère...
Voir encor
De la vulgaire
Pomme-de-terre,
Un noble essor,
Sans nul effort,
Faire des truffes du Périgord.

Quels succès !
Heureux effets
De l'industrie !
A peu de frais,
Mille secrets
Au sol français,
Donnent la vie.
Les produits
De tous pays
Par nous sont pris;

Voisins rivaux,
Orientaux,
Ne nous font plus payer d'impôts.

DUCOUDRAY, *enchanté.*

Voilà... Ah! çà, nous plaçons la pompe à feu?....

MICHEL.

De ce côté... J'abats ce grand bâtiment.

GERVAIS, *qui s'est approché.*

Comment, comment, Monsieur, vous abattez mon orangerie.

MICHEL.

Son orangerie! Il est superbe, le bonhomme!

DUCOUDRAY.

Écoutez donc, ce pauvre jardinier, ça l'intéresse.. Ah! bien, si on mettait la pompe à feu dans la petite marre?

GERVAIS.

Allons, j'arroserai avec la pompe à feu, à présent.

MICHEL.

Ça n'est pas possible, à cause de nos lavoirs que nous y plaçons. J'arrache ensuite les espaliers.

GERVAIS, *désolé.*

Oh! mes beurrés!

MICHEL.

Je supprime les plates-bandes.

GERVAIS, *se tappant le front.*

Mes pauvres artichauts!

MICHEL.

Et j'élève des magasins ornés de sculptures... de corniches...

GERVAIS.

C'est ça... et faut que j'arrache mes cornichons.

MICHEL, *le regardant.*

Eh bien, il est magnifique!... ne dirait-on pas que je dispose de son bien?

GERVAIS, *hors de lui.*

Oui, Monsieur, c'est affreux! Sans respect pour la mémoire de votre oncle... sans égard pour moi; car enfin, ce jardin, je l'ai soigné comme mon enfant; il n'y a pas une salade que je ne porte dans mon cœur, et en arracher une seule planche, c'est m'arracher les entrailles!

MICHEL.

Ah çà! je m'admire, moi, d'écouter ce vieux radoteur, avec sa figure champêtre et... potagère!... Plus de respect, mon cher, où je vous mets à la porte, fin courant.

JAQUELINE, *bas à son père.*

Là!... j'en étais sûre! Vous n' pouvez pas tenir vot' langue... Vous êtes pire que défunt ma mère.

GERVAIS, *bas.*

C'est vrai, j' suis bête. (*Haut.*) Dame, c' que j'en dis, Monsieur, c'est l' cœur qui parle, voyez-vous.

MICHEL.

Silence! ton cœur est un imbécile, et toi aussi. (*à Ducoudray, pendant qu'Edmond parle bas à Henriette.*) Ah çà! papa Ducoudray, vous allez prendre vos mesures pour nos constructions. (*bas.*) Moi, je vais chez le notaire, il faut que le contrat de mariage se signe en même temps que l'acte d'association.

DUCOUDRAY, *bas.*

C'est juste.

MICHEL, *bas.*

Avez-vous parlé à votre fille?

DUCOUDRAY, *bas.*

Non, mais je vous réponds d'elle. (*haut.*) Viens, Henriette.

MICHEL.

Moi, je garde le cousin; j'ai à causer avec lui. (*à Gervais et à Jaqueline.*) Vous autres, allez recommander au traiteur, en face, de soigner le dîner... J'attends quelques amis, et rien ne mange... comme l'amitié.

TOUS.

AIR : *Livrons-nous à la danse.*

L'aspect de la campagne
Me plaît et m'attendrit;
Combien le cœur y gagne,
Quand on sent doubler son appétit!

Ducoudray et Henriette sortent d'un côté, Gervais et Jaqueline de l'autre.

SCÈNE IV.

MICHEL, EDMOND.

EDMOND, *à part.*

Se douterait-il de mon amour?... Tant mieux! je serais enchanté d'avoir une occasion de lui chercher querelle.

MICHEL.

A nous deux, mon petit Esculape; je compte sur toi pour m'aider à faire les honneurs.

EDMOND.

Tu attends donc bien du monde?

MICHEL, *en confidence.*

Toute une noce, mon cher; c'est aujourd'hui que nous signons le contrat.

EDMOND, *vivement.*

Avec Henriette?

MICHEL.

C'est arrangé ; le papa consent, et, au dessert, tu me serviras de témoin.

EDMOND, *ému.*

Moi ?

MICHEL.

Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc ?... te voilà tout troublé, comme moi, quand je crois que mon oncle va revenir.

EDMOND.

Rien, rien ; le changement d'air... la chaleur...

MICHEL, *riant.*

Ces médecins, ça n'a pas plus de santé que leurs malades !

EDMOND, *à part.*

Dieux ! comment empêcher ?...

MICHEL.

Vois-tu, j'ai brusqué la chose... j'ai profité du désir que le papa avait de s'associer à ma fabrique, pour le décider... C'est encore une spéculation ; la petite est gentille, une fortune solide... du charme... trois maisons à Paris.,. de la grâce... pas d'hypothèques...

EDMOND.

Mais je croyais qu'Henriette avait témoigné de l'éloignement ?...

MICHEL.

Pudeur, petites grimaces obligées... mais le fait est qu'elle m'adore.

EDMOND.

Vraiment ?

MICHEL.

Cela saute aux yeux... il n'y a que moi qui l'amuse. Dès que je dis un mot, elle rit aux éclats, comme une petite folle... Ah çà ! je cours chez le notaire... Ah !

dis donc, j'oubliais... Des petits couplets pour le dîner, ça te regarde... la partie de la sensibilité... chante cet *aimable hyménée*, ne fais pas rimer ça avec *de la rhubarbe et du séné*... C'est que l'habitude d'en fourrer partout...

Air : *Vous me verrez le verre en main.*

Mon cher, dans tes couplets joyeux,
Peins-moi bien vif, bien amoureux;
Dis que rien ne résiste au pouvoir de ses yeux.
Mets-y du trait, de la gaîté,
Montre enfin que la faculté
Sait à la fois guérir et chanter la beauté.

ENSEMBLE.

Mets-y du trait, de la gaîté,
Etc., etc.

EDMOND, *avec dépit.*

Oui, j'y mettrai de la gaîté;
Tu verras que la faculté
Sait à la fois guérir et chanter la beauté.

Michel sort.

SCÈNE V.

EDMOND, *seul.*

Je suis encore tout étourdi de la nouvelle... Maudite timidité! tandis que je me consulte, que je n'ose me déclarer au père, mon imbécile de cousin l'emporte sur moi... épouser Henriette... je ne le souffrirai pas! Qu'il m'enlève tous les héritages du monde, à la bonne heure, mais qu'il s'en tienne là, ou morbleu...

SCÈNE VI.

EDMOND, HENRIETTE.

HENRIETTE, *accourant.*

Ah! Edmond, vous êtes seul?

EDMOND.

Oui.

HENRIETTE.

Vous savez ce qui nous menace?

EDMOND.

Je viens de l'apprendre de mon cousin, qui est tout triomphant.

HENRIETTE.

Et moi je suis furieuse... Il a tourné la tête de mon père...

EDMOND.

Je vous l'avais dit, vous n'avez pas voulu me croire.

HENRIETTE.

Allons, Monsieur, au lieu de me gronder, tâchez plutôt de rompre ce maudit mariage.

EDMOND.

Comment faire? c'est dans une heure...

HENRIETTE.

C'est égal, cherchons toujours.

DUO.

AIR : *Qu'ai-je entendu, surprise extrême.*(Premières amours.)

HENRIETTE.

Voyons, Monsieur, qu'allons-nous faire
Pour empêcher un tel malheur?

EDMOND.

Avouons tout à votre père,
Et le choix qu'a fait votre cœur.

HENRIETTE.

Non, non; cet aveu me fait peur.

EDMOND.

Du moins, avez-vous résisté?

HENRIETTE.

Hélas! je ne l'ai pas tenté.

EDMOND.

Quoi! vous suivrez sa volonté?

HENRIETTE.

Non pas, mais je crains sa colère ;
Soyons prudens, ne risquons rien,
Et cherchons bien
Quelque moyen.

ENSEMBLE.

Allons, Monsieur, point de colère ;
Calmez cette grande fureur :
Cherchons plutôt ce qu'il faut faire
Pour empêcher un tel malheur.

EDMOND.

Non, non, je cède à ma colère !
Que le cousin redoute ma fureur...
Je cherche en vain ce qu'on peut faire
Pour empêcher un tel malheur.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JAQUELINE, *pleurant.*

JAQUELINE.

Eh bien ! c'est bon... nous nous en irons, là... mauvais cœur.

EDMOND.

Qu'y a-t-il donc, ma petite ?

JAQUELINE, *pleurant.*

Pardine ! il y a que nous v'là sur le pavé, mon père et moi. C'est joliment dur, quand on n'y est pas fait.

HENRIETTE.

M. Michel vous renvoie ?

EDMOND.

Et pour quel motif ?

JAQUELINE, *pleurant toujours.*

J' vous l' demande, est-ce qu'il en sait quelque chose lui-même... Il est comme un ahuri, depuis qu'il a hérité.

EDMOND.

Mais, enfin...

JAQUELINE.

Je vous en fais juge : j'étions chez le traiteur du coin, à jaser et à recommander le dîner ; mon père n' voyait pas venir vot' cousin, et, parce qu'il disait comme ça, que not' nouveau maître était un glorieux, un ingrat, qu'il mériterait ben que son oncle vînt lui reprendre sa fortune... Enfin, des mots sans conséquence... Ce mal avisé est arrivé sur nous, comme un furibond, et nous a signifié de sortir de chez lui. Il ne nous donne que jusqu'à ce soir... Là ! les maîtres sont-ils susceptibles !...

HENRIETTE, *souriant.*

Pauvre enfant !... et votre père n'a pas cherché à obtenir son pardon ?

JAQUELINE.

Ah ! ben oui ! il est trop fier... Il dit qu'i ne veut pas se ravaler..... Il est allé faire son paquet..... et moi, Mam'zelle, je viens vous prier de prendre not' parti, de tâcher de rapapilloter ça.

HENRIETTE.

C'est difficile.

JAQUELINE.

C'est que..... j' vas vous dire..... je ne voudrais pas quitter le pays... parce que... j'ai un sentiment... ici, en face.

HENRIETTE, *réfléchissant.*

Eh ! mais, j'y songe... oui, vraiment, ce que vient de me dire cette petite... m'a donné une idée...

JAQUELINE, *vivement.*

Pour nous ?

HENRIETTE, *à Edmond.*

Non, pour nous.

EDMOND.

Ah ! parlez.

JAQUELINE, *à part.*

Cela m'avance bien... Ils sont tous les mêmes... des *égoïsses*... et voilà tout...

HENRIETTE, *à Edmond.*

Je n'ai pas le temps de vous mettre au fait.... c'est encore si confus... Mais cela peut réussir, surtout avec un M. Michel Foulard..... Ne vous mêlez de rien, et laissez-moi agir.

EDMOND.

Mais expliquez-moi...

HENRIETTE.

C'est inutile. Allez rejoindre mon père.

EDMOND.

Mais...

HENRIETTE, *souriant.*

Ah! vous voulez être mon mari, Monsieur, et vous n'obéissez pas au premier signe!

JAQUELINE.

Ne m'en parlez pas... ces maris, ça se regimbe toujours!

EDMOND.

Je m'abandonne à vous; mais si votre projet ne réussit pas, je sais ce qu'il me reste à faire.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Si tout aujourd'hui m'abandonne,
J'aurai raison de mon rival.

HENRIETTE, *souriant.*

Un duel? non, je vous l'ordonne!
Fi donc, ce serait déloyal.
Un docteur, qui pour ses vengeances
Prend l'épée ou le pistolet...
Eh! n'a-t-il donc pas, s'il vous plaît,
Bien assez de ses ordonnances...

Allez vite.

Edmond sort après lui avoir baisé la main.

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, JAQUELINE, *de côté.*

HENRIETTE, *se croyant seule.*

Oui : je suis piquée.... Cette riche succession a séduit mon père.... si je puis la faire disparaître.... Cet oncle... C'est cela; du courage! rappelons-nous qu'à ma pension je passais pour la plus espiègle.... (*elle se retourne, et aperçoit Jaqueline.*) Allons, ma pauvre Jaqueline, sèche tes larmes.

JAQUELINE, *d'un ton piteux.*

J' peux pas, Mam'zelle; car, enfin, si mon père pleure son jardin, moi, j' peux ben pleurer mon amoureux.

HENRIETTE, *se rapprochant d'elle.*

Ton amoureux?

JAQUELINE, *à part.*

J'étais sûre de l'intéresser avec ce mot-là; elles en ont toutes.

HENRIETTE.

Et est-il bien, ce jeune homme?

JAQUELINE.

Mon amoureux! Ah! dame, j' m'en vante.

AIR : *Mon dernier mot, l' v'là.* (D'Amédée de Beauplan.)

Ce n'est pas qu'à sa figure
On ne trouve quelques défauts ;
Ses yeux n' sont pas des plus beaux,
Il est ben gauch' dans sa tournure,
Et n' danse jamais en mesure,
Il a la têt' si dure !...
Mais on en dira
Tout ce que l'on voudra,
Jean-Louis me plaît comme cela;
Mais on en dira

Tout ce que l'on voudra,
Tel qu'il est,
Il me plaît, (*bis.*)
Il m' plaît.

Deuxième couplet.

J' sais ben que d' son caractère
Dans le village on médit;
Il n'est pas fort sur l'esprit,
Mais en ménage on n'y tient guère,
Et quand il se met en colère,
Elle fait le signe de souffleter.
Il a la main légère.
Soupirant.
Mais on en dira
Tout ce que l'on voudra,
Jean-Louis me plaît comme cela;
Mais on en dira
Tout ce que l'on voudra,
Tel qu'il est,
Il me plaît, (*bis.*)
Il m' plaît.

HENRIETTE.

Pauvre petite... il faut l'épouser.

JAQUELINE.

Bah! si mon père est renvoyé, il va me planter là.

HENRIETTE.

Tu crois qu'il serait assez léger...

JAQUELINE.

Ah! mon dieu, on ne voit que ça! L'année est si mauvaise!

HENRIETTE.

Eh bien! j'ai un projet... s'il réussit, je me charge de placer ton père, et de te faire épouser ton amoureux; mais il faut que tu m'aides.

JAQUELINE.

Oh! ben volontiers; de quoi s'agit-il?

HENRIETTE.

Il faut de l'adresse.

JAQUELINE.

C'est mon fort.

HENRIETTE.

De la discrétion.

JAQUELINE.

Ça... c'est mon faible... mais je me tiendrai.

HENRIETTE, *tirant une lettre de sa ceinture.*

Justement, la dernière lettre de ma cousine, c'est tout ce qu'il me faut.... Tiens, tu vas prendre ce papier, et me l'apporter ici.

JAQUELINE.

Puisque vous l'avez, c'est pas la peine que je vous l'apporte.

HENRIETTE.

Si fait, tu me diras bien haut : « Mam'zelle, v'là une lettre qu'est sûrement tombée de vot' sac, quand vous avez pris vot' mouchoir. » Cela n'est pas difficile.

JAQUELINE.

Non... Eh ben! la v'là. (*très-haut.*) Mam'zelle v'là une lettre....

HENRIETTE.

Eh! non, pas encore; quand M. Michel sera là.

JAQUELINE.

Ah! c'est donc pour lui faire une niche?... Oh! ben, j'en suis; quand ce ne serait que pour me venger.

HENRIETTE.

Je l'entends... vite, à ton rôle.

Elle s'assied de côté, et Jaqueline se cache.

SCÈNE IX.

HENRIETTE, MICHEL, *s'essuyant le front.*

MICHEL, *sans voir Henriette.*

Là! le contrat sera parfaitement rédigé... Je crois qu'il est décent qu'avant de signer, je fasse un petit doigt de cour à la mariée... (*il aperçoit Henriette.*) Ah! la voici. *Il s'éloigne.*

HENRIETTE, *le regardant du coin de l'œil.*

Il m'observe. (*soupirant.*) Ah!

MICHEL, *à part.*

Ah! dieu! voilà un soupir qui va droit à mon adresse. Pauvre petite; elle pense à moi.

HENRIETTE, *de même.*

Cher Edmond!

MICHEL, *étonné.*

Hein? qu'est-ce qu'elle dit donc?... Elle se trompe de nom.

HENRIETTE.

Il faut donc renoncer à nos projets de bonheur!... Oui, je dois obéir à mon père, j'épouserai celui qu'on me destine, mais je t'aimerai toujours.

MICHEL, *à part.*

Diable, mais c'est du sentiment en parties doubles, ça; ne nous montrons pas.

Il se cache derrière un buisson. Henriette fait signe à Jaqueline.

SCÈNE X.

LES MÊMES, JAQUELINE.

JAQUELINE, *accourant.*

Mam'zelle! Mam'zelle!

HENRIETTE.

Que me veux-tu? (*bas.*) Eh bien?

JAQUELINE.

Eh ben! (*bas.*) Ah! mon dieu! je ne me souviens plus de ce que vous m'avez dit.

HENRIETTE, *bas.*

C'est une lettre... Vite donc.

JAQUELINE.

Oui... c'est une lettre que vous m'avez donnée... Non, que je v'nons de trouver... M'y v'là. (*très-haut.*) C'est-il pas vous qui l'auriez laissé tomber en prenant vot' mouchoir, Mam'zelle, par hasard?

MICHEL, *à part.*

Une lettre!

HENRIETTE, *regardant la lettre.*

Non; cette écriture m'est inconnue. (*ouvrant la lettre.*) Ah! mon dieu! Jaqueline, quel événement!... « Pierre Duballot... »

JAQUELINE.

Duballot! not' ancien maître!

MICHEL, *à part.*

Mon oncle!

JAQUELINE.

Comment! c'ti-là qu'est mort?

HENRIETTE.

Précisément... (*avec intention.*) et la lettre est datée d'aujourd'hui.

JAQUELINE, *joignant les mains, avec frayeur.*

D'aujourd'hui!

MICHEL, *à part.*

Est-il possible!

JAQUELINE.

AIR *de l'Avare.*

Que dites-vous, Mademoiselle;
Comment, l' défunt qui nous écrit?

HENRIETTE.

Vraiment, l'aventure est nouvelle.

MICHEL, *à part.*

Pour moi, j'en suis tout interdit,
En honneur, j'en perdrai l'esprit.

JAQUELINE.

Voyez donc vit' c' qu'il nous annonce;
Un' lettr' de l'autr' monde... En tout cas,
Sur moi, j'espèr' qu'il ne compt' pas
Pour aller porter la réponse.

HENRIETTE.

Eh! non, il est clair qu'il n'est pas mort.

JAQUELINE.

Vous croyez?

MICHEL, *à part.*

Là!... j'en avais le pressentiment.

JAQUELINE.

Lisez donc, pour voir.

HENRIETTE, *à part.*

Il faut composer la lettre. (*haut et cherchant.*) Elle est adressée à M. Selmar...

MICHEL, *à part.*

Le correspondant du Hâvre!

HENRIETTE, *à Jaqueline.*

Tu écoutes?

JAQUELINE.

Je suis tout oreilles.

MICHEL, *à part.*

Moi aussi.

HENRIETTE, *le regardant de côté, et feignant de lire.*

De Nanterre, le 17...

JAQUELINE.

Le défunt est à Nanterre!

MICHEL, *à part.*

Il ne manquait plus que cela.

HENRIETTE, *feignant de lire.*

« Vous m'accusez, mon cher ami, de pousser la bi-
« zarrerie à l'extrême... c'est possible; mais il est bon
« de connaître... le cœur de ceux à qui l'on veut lais-
« ser son bien. Je n'ai que deux héritiers... le pre-
« mier... est appelé à recueillir... toute ma fortune,
« si je n'en dispose autrement.

MICHEL, *à part.*

C'est moi.

HENRIETTE.

« C'est une espèce de fat.

JAQUELINE.

C'est ça!

HENRIETTE, *continuant.*

« J'augure mal de ses sentimens... je veux les éprouver...

MICHEL, *à part.*

Oh! le malin vieillard!... il a vu jouer l'école du scandale.

HENRIETTE, *continuant.*

« Je suis... je suis caché... dans ma maison de Nanterre.

MICHEL, *de même.*

Ah! mon dieu!

JAQUELINE.

Il est ici!

HENRIETTE, *continuant.*

« Sous un déguisement indigne de moi, sans doute...
« mais que personne ne peut soupçonner.

MICHEL, *de même.*

Voilà le frisson qui me prend!

HENRIETTE, *regardant de côté, et élevant la voix.*

« Si je ne suis pas content de Michel, s'il ose s'em-
« parer de ma fortune avant d'être certain de ma mort...
« je reparais, et je le déshérite.

MICHEL, *de même.*

Oncle barbare!

JAQUELINE.

Ça sera ben fait!

HENRIETTE, *continuant.*

« Je rapporte de la Chine, une fortune co... col...

MICHEL, *de même.*

Colossale! allons donc! Elle n'aide pas à la lettre!

HENRIETTE, *continuant.*

« Plus de deux millions!

MICHEL, *à part.*

Deux millions!... cher oncle!

HENRIETTE, *continuant.*

« Et je les partage entre mon cousin Edmond, et « cette jeune enfant, que j'ai ramenée avec moi, fruit « de mon union avec l'infortunée... Tchi-zi-nin-Kao. »

MICHEL.

Sa fille?

HENRIETTE.

Une fille, Jaqueline.

JAQUELINE.

Eh ben! ça vous étonne; est-ce que vous croyez qu'il n'y a que des garçons à la Chine?

HENRIETTE, *feignant une grande joie.*

Oh! quelle découverte! courons porter cette bonne nouvelle à Edmond! Toi, Jaqueline, pas un mot sur tout cela.

ENSEMBLE.

HENRIETTE ET JAQUELINE, *en riant.*

AIR *des Charmelles.*

Quelle ruse favorable!
Il est déjà tout tremblant;
De cet oncle redoutable
Il craint le ressentiment.

Oui, oui, grâce à { mon / votre } adresse,
Il va tenter maintenant,
Pour mériter sa tendresse,
De lui rendre son argent.

MICHEL, *à part.*

Quel complot abominable!
Je sais tout, heureusement;
D'un oncle injuste et coupable,
Calmons le ressentiment.
Je puis, grâce à mon adresse,
Au pouvoir du sentiment,
En regagnant sa tendresse,
Ne pas perdre son argent.

HENRIETTE, *haut à Jaqueline.*

Mon espoir vient de renaître,
Du cousin l'avidité
Force l'oncle à reparaître,
Il sera déshérité...
Pour rendre sa perte sûre,
Ce secret, garde le bien.

JAQUELINE, *bas.*

J' n'aurai pas d' pein', je vous jure,
Je n' me souviens plus de rien.

ENSEMBLE.

HENRIETTE ET JAQUELINE, *à part.*

Quelle ruse favorable,
Etc., etc.

MICHEL, *idem.*

Quel complot abominable,
Etc., etc.

Henriette et Jaqueline sortent en regardant Michel en dessous.

SCÈNE XI.

MICHEL, *seul, les suivant des yeux.*

J'en ai la sueur froide! Que l'on dise encore que c'est mal d'écouter aux portes! J'étais sur un volcan, et je ne m'en doutais pas!... et cette petite Henriette, avec son air ingénu, qui espère que je me ferai déshériter... du tout, du tout, ma chère, je suis là... Ah! ah! elle croit qu'à Montargis, on n'a ni esprit ni imagination... elle se trompe, tout le monde en a... témoin mon estimable compatriote, le chien de Montargis... qui n'était pas une bête!... Je verrai ce défunt qui veut faire des épreuves. Qui diable ça peut-il être?... caché ici... sous un déguisement... indigne de lui. (*se frappant le front.*) Oh! mon dieu! j'aurais dû le deviner... Une figure chagrine, un ton grondeur et caustique!... ces mots qui lui sont échappés; ma maison, mon jardin; sa colère contre moi... c'est lui, oui, le jardinier est mon oncle... d'abord il n'y a que lui... et ce déguisement... dieux! (*avec frayeur.*) et moi qui n'ai pas pleuré une seule fois devant lui. (*il tire son mouchoir.*) Quelle bêtise! et pour couronner l'œuvre, je viens de le mettre à la porte! Mon respectable oncle... à la porte... peut-on être absurde à ce point-là. Ah çà! un moment, et sa fille naturelle, le gage de son amour pour l'aimable Tchi-qui... je ne sais pas le reste... Eh! parbleu, c'est Jaqueline... j'avais bien remarqué, malgré son costume villageois... un sourire malin, et tout-à-l'heure, quand il a été question de l'infortunée Chi-mi... je n'y suis pas encore... elle était émue... elle a porté la main à ses yeux... c'est elle!... c'est cette belle Asiatique... Dieu! si je pouvais

lui plaire... C'est fini, c'est elle que j'aime, c'est la charmante Tschi-zi... je n'en viendrai jamais à bout, diable de nom... Chut! c'est mon oncle! prenons bien garde qu'il ne soupçonne que je suis instruit... et force sensibilité. (*il le regarde.*) Au fait, il a l'air distingué, sous ces habits grossiers.

SCÈNE XII.

MICHEL, GERVAIS, *un paquet sous le bras.*

GERVAIS, *à part.*

Jaqueline n'est pas revenue, j'vois bien qu'elle n'aura pas réussi, et qu'il faut partir. (*s'approchant.*) L' bourgeois va me donner encore un savon.

MICHEL, *d'une voix douce, et le regardant d'un air attendri.*

Que voulez-vous, mon bon Gervais?

GERVAIS, *à part, étonné.*

Quelle drôle de figure qu'il me fait? est-ce qu'il est indisposé? (*haut.*) Pardon, excuse, Monsieur... je venais vous rendre les clés, et vous faire mes adieux.

MICHEL, *feignant l'étonnement.*

Vos adieux? et pourquoi, mon estimable ami?

GERVAIS, *à part.*

Son estimable ami! il s' moque de moi. (*haut.*) Dam', puisque vous me mettez à la porte.

MICHEL, *vivement.*

A la porte! un vieux et honnête serviteur de mon oncle; je serais assez ingrat... Vous m'avez mal compris... digne Gervais, ou plutôt vous devez pardonner au désordre, au trouble de mes esprits... la perte affreuse que je viens de faire.

GERVAIS, *regardant de tous côtés.*

Vous avez perdu queuqu' chose ?

MICHEL, *tirant son mouchoir.*

Ce bon et excellent parent, cet oncle respectable....

GERVAIS.

Votre oncle ! vous y pensez encore !

MICHEL.

Il est toujours devant mes yeux.

GERVAIS.

Vous ne le connaissiez pas.

MICHEL.

Ça ne fait rien.

GERVAIS.

Vous ne l'aviez jamais vu.

MICHEL.

Raison de plus.

GERVAIS.

Et puis, y a si long-temps qu'il est mort.

MICHEL, *à part.*

Comme il me tâte, l'astucieux vieillard. (*haut.*) Qu'importe, bon Gervais, le temps ne peut fermer une plaie aussi profonde.... je le pleurerai toute ma vie.... plus long-temps même, si c'est possible. (*à part.*) S'il pouvait me venir quelques larmes, je les paierais au poids de l'or. (*haut.*) Oui, cher oncle... si tu m'entendais.

GERVAIS.

Ah ça ! s'il vous avait entendu à c' matin..... vos plaisanteries...

MICHEL, *à part.*

Ah ! diable ! (*haut.*) Je cherchais à m'étourdir... Devant le monde, j'ai l'air de rire, d'être aimable... mais la vérité est que je ne puis donner le change à cette douleur, qui me mine insensiblement.

GERVAIS.

Bah! on se console ben vite, quand on fait une belle héritance!

MICHEL, *à part.*

Il se donne un mal pour parler patois... (*haut.*) Sa fortune, Gervais, elle n'est rien à mes yeux.

GERVAIS.

Vous l'avez prise tout d' même.

MICHEL.

Je l'ai prise, je l'ai prise... il faut bien que quelqu'un la prenne... mais je ne la regarde que comme un dépôt sacré, que je serais trop heureux de lui rendre; je tiens à sa maison, parce qu'il l'a habitée, cet excellent oncle, et que tout ici me le rappelle.... je viendrai errer dans ces bosquets de... De quoi sont ces bosquets?

GERVAIS.

D'acacias et de sureau.

MICHEL.

Je viendrai errer dans ces bosquets de sureau... je me dirai : mon oncle s'est souvent reposé sous leur ombre tutélaire.

GERVAIS.

Et c'est pour ça que vous allez les abattre.

MICHEL, *vivement.*

Les abattre! moi... porter une main impie et criminelle... Je serais donc un Vandale, un Welche? Non, rien ne sera changé ici, pas un arbre, pas une laitue.

Air : *Muse des bois.*

Oui, ce jardin qu'il planta, qu'il vît naître,
Tel qu'il est là, je le conserverai;
Ces vieux berceaux, de mauvais goût, peut-être...
Tout restera tant que j'existerai.

Je veux toujours qu'on respecte leur âge,
Et, fussent-ils encor cent fois plus laids,
Comme chacun se peint dans son ouvrage,
Je crois y voir l'oncle que j'adorais.

GERVAIS.

Est-il possible! et vous ne me renvoyez plus?

MICHEL, *avec ame.*

Vous renvoyer! vous, l'ami de mon oncle, bien plus que son serviteur; vous qui aviez mérité sa confiance, et que je me plais à regarder comme un autre lui-même!... je vous renverrais, honnête Gervais!... Je double vos gages dès aujourd'hui... voilà comme je vous renvoie, moi. (*il lui donne une bourse.*) Voilà trois mois d'avance... Ah! je vous renvoie!... J'entends que vous preniez deux garçons, et que vous commandiez ici comme moi-même!... Ah! je te renvoie, honnête vieillard!

GERVAIS, *confondu.*

Les bras m' tombent! Ah! Monsieur, vrai, j'ai manqué vous sauter au cou.

MICHEL, *ouvrant ses bras.*

Qu'à cela ne tienne! venez, Gervais.

GERVAIS, *se reculant.*

Ah! Monsieur, l' respect...

MICHEL, *de même.*

Viens dans mes bras, vieillard, je le veux. (*il le serre dans ses bras.*) C'est singulier, je sens une émotion involontaire... un trouble... dont je ne puis me rendre compte...

GERVAIS.

C'est comme moi.

MICHEL, *vivement.*

Vous aussi, digne Gervais... il serait possible que la sympathie...

GERVAIS.

Oui... je sens que je n'ai pas dîné... et il est deux heures...

MICHEL, *à part.*

Que le diable l'emporte... j'ai cru qu'il allait se trahir.

GERVAIS.

Mais je n'y ai pas de regret, allez, vous pouvez vous vanter d'être un brave garçon... j'avais des préventions contre vous, mais c'est fini.... votre conduite.... vous portera bonheur, et... je ne vous dis que ça.

MICHEL, *à part.*

Quel coup-d'œil!... il est subjugué! ma foi... Chut... on vient.

SCÈNE XIII.

Les mêmes, JAQUELINE.

JAQUELINE, *accourant.*

Mon père! mon père! il y a du nouveau; imaginez-vous... (*voyant Michel.*) Oh! là, là, c'est lui, faut rien dire. *Elle se serre contre son père.*

MICHEL, *à part.*

La jeune Asiatique... elle venait l'instruire qu'il était découvert.

JAQUELINE, *bas à son père.*

Je parie que vous avez fait encore queuqu' sottise.

GERVAIS, *bas.*

Du tout; il m'a demandé pardon,... et il double mes gages.

JAQUELINE, *stupéfaite.*

Bah! est-ce qu'il est timbré?

MICHEL, *à part.*

Voyez-vous ces chuchotemens, cet air de mystère.

(*haut.*) Approchez, aimable Jaqueline, n'ayez pas peur.

JAQUELINE.

Oh ! Monsieur... (*à part.*) Quand je pense à la frime, j'ai une envie de lui rire au nez.

MICHEL.

Quel touchant embarras. (*à part.*) Par exemple, elle ne peut pas renier son pays, celle-là ; a-t-elle des yeux à la chinoise... et le pied... véritable pied chinois!...

GERVAIS, *à sa fille.*

Allons, fais donc la révérence... faut pas être sauvage comme ça. (*à Michel.*) Dame! c'est pas élevé comme les filles de Paris.

MICHEL, *à part.*

Je crois bien, à Pékin. (*haut.*) C'est votre fille unique, bon Gervais ?

GERVAIS.

Vu que la défunte ne m'a laissé qu'elle.

MICHEL, *à part.*

C'est bien ça... l'intéressante Tchi-zi-qui... (*haut.*) Et nous ne songeons pas à la marier, cette jolie enfant.

GERVAIS.

Dame! si votre oncle vivait, c'était sa fillole... et peut-être bien...

MICHEL.

Elle était la filleule de mon oncle, et vous ne me le dites pas. Il avait promis de la défendre, de la protéger, et c'est à moi que ce droit appartient aujourd'hui!...

JAQUELINE, *à part.*

Est-ce qu'il voudrait m' donner une dot?

MICHEL, *feignant de l'émotion.*

La filleule de mon oncle... cela m'explique... l'émotion secrète que j'ai ressentie en la voyant... c'est moi

qui me charge de lui trouver un mari. (*à part.*) Je n'irai pas bien loin pour ça.

GERVAIS ET JAQUELINE.

Que dites-vous?

MICHEL.

AIR : *Vois-tu cette nacelle.* (D'Amédée de Beauplan.)

Quelle ivresse inconnue
A pénétré mon cœur !
Je le sens, à sa vue,
Palpiter de bonheur.

A Jaqueline.

Beauté naïve et sage,
Dès aujourd'hui, veux-tu
Qu'un heureux mariage
Couronne ta vertu ?

JAQUELINE, *baissant les yeux, et soupirant.*

Ah ! ah !
C' doux espoir me va là.
Là !
Ah ! ah !
Ah ! j' vous l' dis tout bas,
Ça n' se d'mand' pas.

ENSEMBLE.

Ah ! ah !
Etc., etc.

MICHEL, *transporté.*

Ah ! ah !
Son regard me va là,
Là !
Ah ! ah !
Ah ! son cœur déjà,
Comprend cela.

GERVAIS, *étonné.*

Ah ! ah !
Quell' mine il lui fait là !
Là !

Ah! ah!
Ah! ce regard-là
L'enjol' déjà.

Deuxième couplet.

MICHEL.

Il est quelqu'un, sans doute,
Qu'en secret tu chéris?

JAQUELINE.

Quoique cela me coûte,
A vous seul je le dis.

MICHEL.

Si tu l'obtiens, ma belle...

JAQUELINE.

Quel bonheur s'ra le mien!

MICHEL.

Lui seras-tu fidèle?...
Eh quoi! tu ne dis rien!

JAQUELINE, *de même, et les yeux baissés.*

Ah! ah!
Quell' question vous m' fait's là!
Là!
Ah! ah!
Ah! j' vous l' dis tout bas,
Ça n' se d'mand' pas.

ENSEMBLE.

Ah! ah!
Etc., etc.

A la fin de l'ensemble, Michel baise la main de Jaqueline.

JAQUELINE, *la retirant.*

Ah! mais... je crois que vous vous gaussez d'moi!

MICHEL, *à part.*

Ah! vous vous gaussez! elle y met un naturel.... (*haut.*) Non, jeune et intéressante Jaqueline, je ne me gausse pas, il serait affreux que je me *gaussasse!*.. (*à part.*) Elle est ravissante!... je n'y tiens plus...

deux millions! heureusement l'autre contrat n'est pas encore signé. (*haut.*) Honnête Gervais, aimable Jaqueline... je ne veux pas m'expliquer, mais vous verrez ce que je puis faire pour la filleule de mon respectable oncle.

GERVAIS.

Comment?

MICHEL.

Donnez-moi votre main, digne vieillard.

GERVAIS.

Mais...

MICHEL.

Donnez-moi votre main. (*à part, et s'essuyant.*) Allons, il les a barbouillées de terre pour mieux se déguiser... Diable de Mandarin, va! (*à Jaqueline, à demi-voix.*) Adieu, naïve insulaire... je vous connais, mon cœur vous a deviné. (*Il chante entre ses dents.*) « Caché sous les habits d'un esclave Africain. » (*à part.*) Elle a tressailli!

Air : *Valse de Robin des Bois.*

Oui, c'est elle, la chose est claire;
Son trouble a trahi son secret;
Ah! que l'amour et le notaire
Daignent seconder mon projet.
Trop séduisante Jaqueline,
A vos pieds, je reviens bientôt.

A part.

Ah! je triomphe de la Chine,
Dans ses yeux, je vois le magot!

ENSEMBLE.

Oui, c'est elle, la chose est claire,
Etc., etc.

GERVAIS ET JAQUELINE.

Il s' moqu' de nous, la chose est claire,
Mais, quel peut être son projet?

Que veut dire tout ce mystère ,
Et le bonheur qu'il { nous / me } promet?

Michel sort en courant.

SCÈNE XIV.

GERVAIS, JAQUELINE.

Ils se retournent d'un air étonné, et restent comme stupéfaits.

GERVAIS, *après un silence.*

Eh ben! Jaqueline?

JAQUELINE.

Eh ben! mon père?

GERVAIS.

Y comprends-tu quelque chose?

JAQUELINE.

C'est de l'Hébreu.

GERVAIS.

Il pleure son oncle.

JAQUELINE.

Il veut couronner ma vertu.

GERVAIS.

Et il m'appelle honnête vieillard! La tête n'y est plus.

JAQUELINE.

C'est sûr!

GERVAIS.

Quel dommage! un si bon maître... et qui a des momens lucides. (*montrant la bourse.*) Vois plutôt.

JAQUELINE.

Des jaunets? comment c'est lui...

GERVAIS.

Si on l'interdit... faudra tout rendre.

JAQUELINE.

Bah!... ce qui est donné est donné.

GERVAIS.

Tiens, tu me croiras si tu veux, j'ai eu un instant dans l'idée... que tu lui avais donné dans l'œil.

JAQUELINE.

Moi? ah ben! tant pire... je veux ben d' sa dot, mais d'lui... merci!

GERVAIS.

Ah! écoute donc, faut pas mépriser ses maîtres... et s'il voulait t'épouser...

JAQUELINE.

J' n'en veux pas... d'ailleurs, maintenant je ne le crains plus... J'ai une autre place toute prête pour vous; nous avons fait un' frime avec mam'zelle Henriette, qui doit m' faire épouser Jean-Louis.... j'y comprends rien, mais ça ne peut pas manquer. Eh! tenez, la v' là avec son père... tout est arrangé, sans doute.

GERVAIS.

A la bonne heure... moi j' rentre dans l'exercice de mes fonctions oratoires... et j' vas arroser mes Roddodindon. *Il prend ses arrosoirs.*

SCÈNE XV.

Les mêmes, DUCOUDRAY, HENRIETTE, EDMOND.

Ducoudray est entre Edmond et Henriette, qui semblent le supplier.

Air *du Testament de Polichinel.* (Pan, pan.)

ENSEMBLE.

DUCOUDRAY.

Non, non, point de faiblesse,
Non, non, mille fois non;

Un autre a ma promesse,
Non, non, je tiendrai bon.

HENRIETTE ET EDMOND.

Hélas ! notre tendresse,
Attend votre pardon.
Cédez à { ma / sa } tendresse.
Soyez sensible et bon.

HENRIETTE.

Calmez votre colère.

DUCOUDRAY.

On rit de ma bonté;
Mais enfin, quoique père,
J'aurai ma volonté.

ENSEMBLE.

Non, non, point de faiblesse,
Etc., etc.

HENRIETTE ET EDMOND.

Hélas ! notre tendresse,
Etc., etc.

JAQUELINE, *à part.*

Allons, v'là qu' ça s'embrouille encore.

HENRIETTE.

Mon père !

EDMOND.

Vous nous désespérez.

DUCOUDRAY.

Il fallait me prévenir de tout cela; est-ce que je puis deviner, que diable !... J'aime Edmond de tout mon cœur, mais maintenant ma parole est engagée, et puis cette fabrique...

EDMOND.

Qui vous donnera des chagrins.

HENRIETTE.

Nous ne vous aurions jamais quitté. Eh! qu'importe

une fortune plus considérable, notre tendresse vous suffirait.

EDMOND, *lui prenant une main.*

M. Ducoudray!

HENRIETTE, *l'embrassant.*

Mon petit papa.

JAQUELINE, *à son père.*

Pauvres jeunes gens, ça m' fend le cœur!

GERVAIS, *arrosant.*

Et moi donc... mes larmes ruissèlent. Passe-moi l'autre arrosoir.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MICHEL, *au fond.*

MICHEL, *à part.*

Ouf! je suis en nage... mais tout est réparé. (*voyant Gervais qui arrose.*) Mon oncle est là... à merveille! Il arrose, ce pauvre oncle; c'est le moment de porter les grands coups.

DUCOUDRAY, *à ses enfans qui lui parlent bas.*

C'est inutile, Michel a ma parole, et je ne puis consentir...

MICHEL, *s'avançant.*

Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est, papa Ducoudray? comment nous jouons les tyrans, les pères insensibles... nous désolons ces chers enfans.

DUCOUDRAY.

Ah! parbleu! si vous saviez ce qu'ils me demandent.

MICHEL.

Je m'en doute, ils s'aiment, et...

EDMOND, *avec colère.*

Eh bien! oui, Monsieur, et malheur à vous.

MICHEL, *froidement.*

Ah! cousin, un jeune homme bien élevé, un jeune homme de Paris! ce n'est pas honnête d'interrompre... laissez-moi donc finir... Ils s'aiment, dis-je! (*à Ducoudray.*) Ils s'adorent... vous les repoussez, et moi je les unis.

TOUS.

Comment?

MICHEL, *avec feu.*

Croyez-vous donc que le trois pour cent m'ait desséché le cœur! non! j'ai deviné votre amour... j'ai été témoin de vos tourmens... et je n'ai pas balancé... à faire un sacrifice que me prescrivait l'honneur... la nature... l'amitié et tout ce qui s'en suit. Je sors de chez le notaire; le nom d'Edmond est sur le contrat à la place du mien. (*à part.*) Bien heureux de l'avoir eu pour m'en tirer.

EDMOND.

Quoi, tu me céderais Henriette...

MICHEL.

Je vais signer le transfert sur-le-champ.

HENRIETTE.

AIR : *Vaudeville de la Robe et des Bottes.*

Que dites-vous, est-il possible?

MICHEL.

Je ne suis point généreux à demi;
Quand on est humain et sensible,
Sans intérêt on oblige un ami.

A Edmond, en lui présentant la main d'Henriette.

Prends cette main qui devient ton partage,
C'est un marché que j'ai fait en ton nom;

Et je ne veux, suivant l'usage,
Il baise la main d'Henriette.
Que mon droit de commission.

Pendant ce couplet, Gervais est sorti, en traversant le théâtre, pour aller remplir ses arrosoirs.

DUCOUDRAY, *attendri.*

C'est superbe, mon cher ami; allons, je me rends... Mais nous ferons toujours notre fabrique?

MICHEL.

Oh! non, par exemple, c'est impossible!

DUCOUDRAY.

Et nos plans qui sont tracés.

MICHEL.

Ça m'est égal.

DUCOUDRAY.

La pompe à feu?

MICHEL.

Je m'en lave les mains... mais je n'irai pas disposer des biens d'un oncle qui respire encore.

TOUS.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

MICHEL.

Ce n'est pas une illusion... je le reverrai... oui... cet oncle chéri va reparaître, il n'attend que le moment de se jeter dans mes bras. (*à part, en regardant de côté.*) Il ne veut pas paraître, est-il entêté! (*plus haut.*) Entends ma voix, cher oncle! (*Il aperçoit Gervais du côté opposé.*) Ah! le voilà par ici.

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, GERVAIS, *deux arrosoirs à la main.*

MICHEL, *courant à lui.*

Venez, venez, homme incompréhensible.

GERVAIS, *résistant.*

Prenez donc garde...

MICHEL.

Non, je ne souffrirai pas que ces mains respectables... Quittez ces instrumens... grossiers. (*il se renverse l'eau sur les jambes.*) De l'eau de puits... c'est glacé, ça ne fait rien! Je vous attendais pour recevoir de vous...

GERVAIS.

Une lettre timbrée du Hâvre, peut-être... la v'là qui vient d'arriver...

MICHEL, *à part.*

C'est pour filer la reconnaissance. (*haut.*) Lisez ça, M. Ducoudray... moi, je n'en ai pas besoin... le sang a parlé, la nature s'est trahie, et je tombe aux pieds de mon oncle!

Il se jette aux pieds de Gervais.

TOUS.

Son oncle!

GERVAIS, *éclatant de rire.*

Moi!

DUCOUDRAY.

Il est fou.

MICHEL, *à genoux.*

Cessez de vous déguiser, vertueux Mandarin!

JAQUELINE, *s'approchant.*

Qu'est-ce que c'est! Mandarin vous-même, entendez-vous.

MICHEL.

Et vous, belle Odalisque, intéressante... Ti, Ti, Ca-li-co... Je le tiens enfin!... recevez mes sermens, et l'offre d'une main...

Gervais et Jaqueline lui rient au nez.

MICHEL, *toujours à genoux, et les regardant alternativement.*

Eh bien! il paraît qu'on est gai à la Chine.

DUCOUDRAY, *qui a lu la lettre.*

Mais, mon pauvre Michel, qu'est-ce que vous dites? Votre oncle est bien mort... en voici la preuve.

MICHEL.

Du tout, il est vivant.

DUCOUDRAY.

Il est mort.

MICHEL, *montrant Gervais.*

Il est vivant... le voilà... sous cette enveloppe grossière.

DUCOUDRAY.

Sous cette enveloppe! sous cette enveloppe... Voilà son acte de déces et son testament.

MICHEL, *se relevant.*

Son testament!

DUCOUDRAY.

Eh! oui, le vaisseau qui devait l'apporter a fait naufrage... et ce n'est qu'après mille traverses... Tenez, regardez. Il partage tous ses biens entre son neveu Michel, et Edmond, son cousin.

EDMOND.

Que dites-vous?

HENRIETTE.

Ah! quel bonheur!

EDMOND.

Il se pourrait!

MICHEL, *regardant le papier.*

C'est ma foi vrai. Oncle partial!... voilà une baisse de cinquante pour cent dans mes actions, maudit Chinois!... Mais comment se fait-il?... J'ai donc été dupe d'un complot?

HENRIETTE, *riant.*

J'en ai peur.

JAQUELINE, *de même.*

Et moi, j'en suis sûre.

MICHEL, *les regardant.*

Comment! cette lettre du défunt?... Cet oncle mystérieux, déguisé...

JAQUELINE, *montrant Henriette.*

C'est de notre estoc.

MICHEL, *se frappant le front.*

Oh! quelle école! (*montrant Gervais.*) Et moi qui n'avais que cet imbécile-là sous la main, je l'ai pris...

GERVAIS, *riant.*

Imbécile!... Ah! m'sieur mon neveu, vous perdez le respect.

Il veut lui prendre la main.

MICHEL, *le repoussant.*

Eh bien! malotru, tu ne m'es plus rien... observe les distances.

JAQUELINE.

J'espère au moins que vous n'oublierez pas la belle Ti-ti-ca-ra-co.

MICHEL.

Toi, friponne, je ne m'en dédis pas. Chinois ou non, tu as des yeux qui feront voir du pays aux garçons de Nanterre. (*A Edmond, en lui prenant la main.*) Sans rancune, cousin, c'est une spéculation manquée, ça me servira de leçon, et ça prouve qu'il ne faut pas plus compter sur la parole des femmes, que sur le cours de la rente.

VAUDEVILLE.

Air *nouveau de Béancour.*

GERVAIS.

Il a raison, cette épreuve
Doit rendre chacun prudent;

Une femme se croit veuve,
D'un époux long-temps absent,
Et prend le deuil en pleurant.
Vient une lettre, et la belle
Pleure encore bien plus fort...

L'imitant.

Grand Dieu! quelle nouvelle!
Le défunt n'est pas mort.

DUCOUDRAY.

Certain banquier qu'on renomme,
Pour la probité, le cœur,
Manque un jour... et le pauvre homme
Dit: Messieurs, ah! quel malheur!
Je n'ai plus rien que l'honneur.
On croit ses pertes réelles,
Et défunt son coffre-fort...
Il arrive à Bruxelles...
Le défunt n'est pas mort.

HENRIETTE.

En fuyant une coquette,
Qu'il ne saurait attendrir,
Plus d'un pauvre amant répète:
Puisqu'on ne peut vous fléchir,
De ce pas je vais mourir...
Elle plaint sa fin précoce...
Le lendemain... elle sort...
Et rencontre une noce...

En souriant.

Le défunt n'est pas mort.

MICHEL.

Du fauteuil académique,
En dépit de son laurier,
Plus d'un auteur romantique...
Part... et se laisse oublier,
Il meurt! hélas! tout entier.
Le vrai talent qu'on révère,
Du temps peut braver l'effort;

Voyez plutôt Voltaire !...
Le défunt n'est pas mort.

JAQUELINE, *au public.*

Un auteur, suivant l'usage,
Perd la tête au premier pas;
Il s'écrie au moindre orage:
Ah! je n'en reviendrai pas!
Amis, pleurez mon trépas.
Il promet bien, le pauvre homme,
De ne plus tenter le sort.

A mi-voix.

Demandez qu'on le nomme,
Le défunt n'est pas mort.

FIN.

CONDITIONS.

Il paraît régulièrement une Pièce de Théâtre tous les cinq jours. Un costume théâtral est donné à MM. les Souscripteurs toutes les cinq Pièces. Le prix de chacune, prise au Bureau, est de 12 cents; de 13 cents, portée à domicile à Bruxelles, et de 17 cents envoyée, *franco* par la poste, à MM. les Souscripteurs des autres villes du royaume.

ON SOUSCRIT A BRUXELLES,

Au Bureau du Répertoire, chez ODE et WODON, rue des Pierres, nº 1137;

Où on trouve aussi les OEuvres de Molière, de Racine, de La Fontaine, ainsi que les Caractères de La Bruyère, imprimés sur papier vélin satiné, à 60 cents le volume.

Sous presse :

Dictionnaire Hollandais-Français et Français-Hollandais, deux vol. in-16, d'environ 2000 pages, imprimés avec des caractères neufs sur papier vélin satiné, dont le premier vol. (Hollandais-Français), paraîtra dans le courant de janvier 1829.